

Grain de RIZ

BULLETIN
DE LIAISON

N° 31
Novembre 2003

ASSOCIATION
FOEFI

Association régie par la loi de 1901

Biographie foefienne de Henri Boidevain

(deuxième extrait)

LA France ... « MA FOEFI » 1955 - 1968
(J'avais huit ans à mon arrivée en France)...

Le château de la source nous attendait ;
le personnel et la direction.

A la cuisine : Mme Dupuis, Mme Denise,
Mme Gauguin ainsi que d'autres aides de
cuisine dont je n'ai pas de souvenirs, parce que
remplaçantes.

Le chauffeur de la maison : M. Gauguin

Le jardinier de la Source : M. Gau, c'était
son surnom.

A la lingerie : Mme Mollet, Mme Jeanne,
ainsi que d'autres dont je n'ai pas de souvenirs...

Les éducateurs dont aucun souvenir me
permet de mettre un nom, ils changeaient très
souvent au début.

Les plus résistants étaient : M. Marc
Libert, M. Martin (il était missionnaire), M.
Arnault Roger ; M. Guêpe, M. Payer (investi des
voix du seigneur, il se préparait à la vie
religieuse), Mme Arnault (Mlle Delaunay,
ancienne maîtresse), puis après M. Bernard
Vignot (arrivé en 1960, avec ses états d'âmes
sacerdotales) avec celui-là des liens d'amitiés qui
à l'heure d'aujourd'hui est intact, comme faisant
partie de ma famille.

Enfin le Directeur et sa femme devenant
Parrain et Marraine à vie....

Arrivé en novembre ou décembre 1955,
l'aventure commence.

Les grilles de « La Source » immenses en
fer forgé, de couleur vert-bouteille, s'ouvraient
pour laisser entrer les cars, qui sillonnaient la
petite allée, sur la gauche de la descente, un
cèdre centenaire, tout bleu, traînait les pieds sur
la pelouse, devant les appartements du jardinier,
attenant à M. Gau, celui du directeur du centre,
un beau bâtiment avec des balcons en bois, on
dirait un chalet, prolongé par un mur qui courait
comme une forteresse du moyen-âge, une voûte
romane, entrebâillée dans le mur d'enceinte,
enfin devant le majestueux château les cars se
sont arrêtés...

Un silence pesant, le personnel, le
directeur nous attendaient, les bras au ciel, en

bénédiction de je ne sais quoi, ils étaient
aussi émus que nous... Tout le monde nous
saluait, des paroles réconfortantes, comme ils
sont mignons, ils doivent avoir froid avec les
jambes à l'air. Regarde il est tout petit celui-là, et
l'autre comment il est enculotté. Il faut dire que
nous avions des culottes, un grand manteau, un
béret, un grand cache-nez de
couleur kaki, comme les affaires de l'armée
française...

« Vous avez fait bon voyage, cela s'est
bien passé, pas trop d'ennuis sur la route »,
toutes les questions fusent... « enfin maintenant
vous êtes là, c'est le principal.. Nous allons les
choyer ces petits »... Il faisait très froid...

On nous faisait rentrer dans le couloir
du château, mettre nos vêtements au
portemanteau. Personne ne bougeait, on était là
avec les gros yeux, écarquillant autant que
peuvent nos pupilles. On contemplait les
grandes pièces et ce plafond si haut, nous étions
comme des nains dans cette pièce.

On nous fit asseoir autour des tables
pour un petit déjeuner réconfortant. Au bout de
quelques minutes, les langues se délient, le tohu-
bohu reprenait, le personnel et le directeur
poussaient un ouf de soulagement.. cela
signifiait que cela se passerait bien pour plus
tard...

Du café au lait et surtout du lait nous
était servi, bien chaud, avec du pain et du
beurre, ou de la confiture !... les plus petits
étaient pris en charge par les femmes de service
pour les aider à déguster ces bonnes choses en
les réconfortant et disant des mots gentils, afin
de ne pas les effaroucher davantage...

Le coeur battait fort, la gorge nouée, les
mains peu rassurantes... Le temps semblait
suspendu... que d'émotions dans ces regards qui
se croisent... Cela durait une éternité...

La première rencontre on dirait que l'on
sortait d'un conte fantastique, c'était émouvant...
Il nous touchait le visage, caressait nos mains
glacées, comme pour voir si nous étions réels ou
imaginaires... Certains retiraient violemment les
menottes en signe de désappointement, d'autres

au contraire prenaient la main des femmes de service en demandant, « pipi », ou « caca ».

D'autres reniflaient, les larmes dégouлинаient le long du visage, « bou... bou..., snif..., je veux ma maman... », et ne lâchant pas les mains du camarade d'à côté.

Des scènes émouvantes, de joie, de pleurs..., des moments interminables...

Le ventre plein on se bousculait ou se rapprochait les uns des autres comme pour ne pas que l'on nous disperse à nouveau. Un troupeau apeuré, qui se regroupe pour n'en former qu'un.

Le tout entremêlé, de français, de vietnamien et pour certains de laotien, on ne comprenait pas, des gestes accompagnés les paroles d'un côté comme de l'autre. On commençait à se lier connaissance... toute une histoire...

Au bout d'une heure voir trois, le Directeur prit la parole, vous êtes maintenant chez vous, nous allons vous chérir comme nos enfants ; n'ayez aucune crainte, nous allons vous montrer vos chambres, et faire visiter les lieux, votre nouvelle vie commence ici.

Nous étions appelés les uns après les autres, certains ne connaissant pas leur nom, il fallut aller les chercher dans le groupe, et n'étaient pas contents parce que ce n'était pas leur nom d'origine, nous ne savions pas pourquoi, mais cela ne fait rien, nous le saurons un jour, on nous expliquera...

Il y avaient des catégories par tranche d'âge : les petits, moyens et les grands. Les noms qui me restent en mémoire sont : les frères Thomas, Placid, Chapuis (devant changer de nom pour être celui de Marcel Quid), Deslile René, Georges Deslile, Louison, Boudiguet, Denis, Robinan, André-Pierre, Pierre Louis, Lefevre, Labatut, Bauchain, Cherer, Baur, Benhamou, Bassac, Talba, Casay, Desperier, Laurel, Fontaine, Bruno Berger, Robin, Salvy, Albufera, Nanda, Savinarama, Fretay, Chapuis, Charriéras, Zoumanigui, Scot, Rodière, Mac Meo, Coteau, Roger raymond, Weber, les N'guyen, les Pham, et compagnie.. moi-même Boivin (devenant Boidevin puis Boidevain quelques années plus tard) et tant d'autres...

Le groupe atteignant le quota d'une chambre, on nous conduisit...chambres étaient numérotées. J'avais la chambre n° 11, avec

Denais, Boudiguet, cela me suffisait... , nous étions tous dans le même couloir, au 1er étage.

Il y avait 2 étages, le dernier était réservé aux grands.

Chaque chambre avait environ 7 à 8 lits. Après s'être installé, nous descendions pour aller voir les extérieurs.

C'était intéressant ; la ruée vers les pommiers dans les hauteurs du château ne se faisait pas attendre, on courait partout, avec les pommes sous le manteau on remontait dans nos chambres pour les cacher sous les matelas.

Les éducateurs nous engueulaient déjà, le Directeur nous faisait des remontrances, et disait que nous avons de quoi manger, et qu'il n'était pas possible de gérer cette situation. Alors beaucoup disait que nous ne sommes pour rien et que c'était la faute des grands qui nous avaient donné l'exemple. On ne comprenait rien de ce qu'il disait, mais l'intonation de la voix, suffisait pour dire qu'il n'était pas content..

Au début, les villageois étaient vraiment heureux de nous voir. Les femmes de service nous décrivant comme de gentils garçons polis et bien élevés, ne parlant pas le français... Alors les villageois se rendaient au foyer, ils nous regardaient derrière les grilles, c'était la première fois qu'ils voyaient des Chinois... Dans le village il n'y avait que pour nous... Vous vous en rendez compte, des Chinois chez nous, en France!... Une curiosité durant quelques jours... voir plusieurs mois.

Le déjeuner, puis le dîner arrivait assez vite.

Comme nous étions éreintés par le voyage, le sommeil était profond.

Au matin, après la toilette, le petit-déjeuner, fort copieux avec de la confiture. On apprenait à dire bonjour... Madame, Monsieur. Après il fallait tous aller à la douche, et se faire rhabiller à la lingerie, où Mme Mollet et Mme Jeanne nous attendaient, nous avions plus de valise, les vêtements se changeraient tous les samedis, en passant nu à la lingerie, on nous remettait des habits à notre taille. Il n'était pas tout neuf, mais on s'en foutait.

Les tenues vestimentaires étaient de second ordre, pourvu que l'on aille chaud, et que l'on soit bien couvert, il faut dire qu'il faisait très froid. Une petite culotte, une chemise, un gros pull, des gants en laine, un gros manteau avec

une capuche, avec des chaussettes sortant des brodequins. Nous étions tous habillés pareils.

Nous avons eu droit à une réunion pour signaler quelle éducation qu'il fallait avoir : être poli, ne pas faire de bêtises, ne pas voler, ne pas détériorer, de ne pas aller dans les hauts du château, de ne pas aller dans les porcheries pour déranger les animaux, ne pas casser les arbres, ne pas aller dans le réfectoire en dehors des repas... se laver correctement, rester propre, se laver les mains avant de manger... de ne pas se battre... enfin toutes les interdictions. autorisations se suivaient : le droit de jouer dans le parc, sans dépasser les limites du parc, ni de la propriété. L'école on en parlera un peu plus tard.

Dans la semaine qui suivait nous avons droit à des visites systématiques, devant les médecins venus en nombre, ainsi que des coiffeurs, tout le monde était rasé à zéro, on nous saupoudrait de talc contre la gale et les maladies de peaux.

Tous les jours nous avions droit à une cuillère d'huile de foie de morue, c'était dégueulasse, mais passage obligatoire, pour renforcer le corps contre le rachitisme. Cette mixture nous en avons eu droit pendant au moins six mois, et pour certains un peu plus longtemps...

La cour était de bon augure. La propriété était visitée de tout côté dans le moindre recoin. La Source était entourée par une muraille de pierres, comme un château fort, de fait c'était un château qui était relié à l'autre château par un souterrain rebouché, en face du nôtre, mais complètement délabré... la végétation en a fait sienne comme demeure éternelle.. Nous l'appelons souvent le vieux château...

Cela est une autre histoire...

Après quelques semaines, voire les mois, on a pu vraiment mesurer la grandeur de la propriété de la Source. Un parc gigantesque de 350 à 400 mètres de profondeur, avec de l'herbe de la hauteur parfois d'un enfant de 6 ans, le terrain était rarement fauché ; la largeur dans le vallon était d'environ 250 à 300 mètres, au fond du parc, une grande voûte qui débouchait sur un vaste domaine avec des taillis, des roseaux, et la rivière sur la droite qui coulait paisiblement. Sur la gauche, il y avait des grottes ainsi que de l'autre côté de la rivière, qui servait de champignonnière exploitée par les paysans du

village. Ils récoltaient les champignons de Paris et parfois entreposés leurs matériels.

C'est un coin merveilleux pour la chasse aux oiseaux, ainsi que nos ballades, expéditions, installations de pièges, etc... ; au-delà de cette limite, il y avait des bois, des étangs, des roseaux.... et le grand moulin de Semblençay, là il fabriquait de la farine à l'ancienne..., mais ne savons pas s'il fonctionnait encore... Pour nous c'était immense.

Dans le fond de ce parc, les jeux les plus fréquents, je crois que c'étaient des bagarres de lance-pierres, nous avons de quoi s'éclater, des caches qui nous convenaient vraiment. Les cailloux volaient de tous les côtés, du sang, il y en avait de coulé. Mais personne ne s'en plaignait. Cela ne m'étonne pas d'avoir tant de cicatrices sur la tête... compter qu'à la fin on se plantait en jouant avec les flèches dont la pointe étaient souvent muni de clous ou des lames de couteau cassé ; cela n'a pas duré longtemps, c'était trop dangereux, il y eut beaucoup de gens qui allaient à l'infirmerie... Nous avons arrêté assez vite... pour ne pas éveiller les soupçons sur nos façons de jouer à la guerre...

Sur les hauteurs, il y avait le jardin de M. Gau. Avec les mêmes proportions, dans le fond du jardin il y avait une grille toujours fermée par la rouille, près de la grille, il y avait deux noyers gigantesques. La propriété était entourée d'un mur d'enceinte en pierre. Au milieu du jardin, il avait une verrière comme les maraîchers. De chaque côté, dans la longueur, des arbres fruitiers, d'un côté les poiriers et les noisetiers, de l'autre deux rangées de pommiers. Du côté des pommiers, un mur abrupte qui redonnait sur une allée bordée de grands tilleuls avec des branches qui arrivaient à lécher presque le sol.

Deux rivières, l'une dans le fonds du parc du côté de la longueur, avec une certaine profondeur, l'autre qui coupait le parc également dans sa longueur, longeant le terrain de football, avec une profondeur de 1,20 mètre, lorsque celui-ci était draguée.

Un pont délabré dans le milieu du parc, prolongé d'une allée en pierraille, lequel sera restauré plus tard pour éviter tout accident.

Un autre pont en pierre, restauré avant notre venue, nous permettait de rejoindre l'autre partie du parc. grands arbres bordaient les rivières, sauf celui du fond, d'un côté des arbres et des taillis, à l'autre berge un grand mur de

plus de 12 mètres de hauteur en faisait office de délimitation de la propriété.

Dans le fond du deuxième parc, on nous permettait de faire de l'élevage de poulets, de lapins, de cobayes, des pigeons... la plupart du temps volés aux paysans du coin...

Nos premiers poulaillers, chacun faisait avec du matériel de récupération, les grillages, le foyer nous le fournissait, les cabanes des lapins et des poules ainsi que les coqs, étaient aussi de récupération. Pour savoir si une poule allait pondre, nous lui mettions le doigt dans le trou du cul, si on sentait la coquille d'oeuf, nous l'enfermons dans la cage jusqu'à ce qu'elle ponde... au cri de pouec pouec pouec codac.. on la délivrait de son cachot.

On montait les grands arbres également dans les forêts avoisinantes pour attraper les petits corbeaux ainsi que les oiseaux de toutes sortes, les pies, les buses, pour essayer de les apprivoiser... on y réussissait quelquefois. D'ailleurs une pie tellement bien apprivoisée, restait souvent avec nous durant les jeux, elle a fini par être tuée par nos lance-pierre parce qu'elle nous piquait les billes lorsque nous jouions. Pauvre bête...

Juste après le pont de pierre quelques sapins d'une hauteur de 20 à 25 mètres, se dressaient en quinconce, nos premiers jardins, les parcelles étaient numérotées. Ils y avaient des formes très bizarres, selon la nature du terrain, il faut dire que nous n'étions pas disciplinés...

En passant sous une grande voûte sur la droite du château, on pouvait admirer la grande allée de tilleuls, très certainement centenaires, vu les troncs de plus d'1 mètre de diamètre pour certains. Cette allée descendante, nous permettait de relier avec le fond du parc, arrivée sur des grottes calcaires, de formes hétéroclites. L'allée de tilleuls était retenue par une muraille de pierres d'une hauteur de 3 à 4 mètres au départ pour atteindre une hauteur de 50 centimètres à la fin.

Le tintement des cloches qui sonnaient l'heure des repas nous le percevions à peine du fond du parc.

Le jeux de marelles Vietnamiens et de chiam, la balle au trou, ainsi que les jeux de billes et poursuites se faisait souvent devant le château, les jeux de zéro zit derrière la grande bâtisse, les trous étaient généralement faits pour y demeurer.

Les jeux de ballons se faisaient en dessous du château, après une grande descente à pic, mais pour les petits, un chemin sur le côté était tracé par les roues du tracteur... Sur le côté de la descente, une grande statue encastrée dans une grotte, attenante à l'allée de tilleuls, la sainte vierge nous regardait les mains jointes, elle était de couleur bleue et blanche, elle tenait dans sa main un chapelet de couleur rouge et violet. Elle était belle.

C'était aussi le lieu où nous portions nos prières.

Les parties interminables se disputaient sans délimitation précise, les buts étaient des habits posés à terre et la hauteur était délimitée généralement par la taille du goal avec une rajoute d'environ cinquante centimètres après un saut. Quelques mois après des buts y étaient aménagés, pour avoir enfin un vrai terrain de football.

Sur l'aile droite du château, il y avait et il y a encore, un cèdre de plus deux cents ans, qui allongeait ses bras tentaculaires dans tous les sens, la plupart du temps, on jouait à trappe-trappe en sautant de branches en branches, il y avait rarement des accidents, pourtant l'interdiction on la bravait tous les jours, cela finissait par être toléré des éducateurs et de parrain et marraine.

A côté du grand cèdre, la chapelle, au début la chapelle servait lieu de culte dans la semaine. Ensuite elle a fini par être la salle de télé, puis salle de ping-pong.

Dans cette chapelle des bagarres avec les élastiques lancées avec des boulettes de papier retournées, les tables on les basculait pour faire des caches, les autres se cachaient derrière l'autel. Des parties interminables jusqu'à l'heure du repas. on les recevait parfois dans les yeux, cela faisait mal.

Derrière la chapelle, le mur de pierre longeait la propriété pour arriver jusque la rivière dans le fond du parc, là les animaux de la ferme venaient s'abreuver chaque jour, vers cinq ou six heures, lorsque c'était la belle saison ; vers 16 h 30 à la mauvaise saison. Nous venions souvent les regarder, en leur jetant des pierres, le paysan nous insultait... en lançant « bande de sauvages, retournez chez vous ! »

Dans le haut de la propriété, sur la gauche à l'aile du château, il y avait des wc

extérieurs qui servaient lorsque ce n'était ni l'heure des repas et de couchers.

Un muret qui remontait jusqu'aux appartements du directeur, attenait lui aussi aux appartements du jardinier. Derrière ces appartements, les buanderies, ensuite une cour, puis les porcheries. Au-delà duquel on rejoignait le jardin de M. Gau.

Quelques mois après, des dortoirs étaient construits ainsi qu'une école à l'intérieur du foyer, pour débiter les cours avant de prendre place avec les élèves du village, à l'école municipale. Les appartements s'élevaient devant les bâtiments agricoles.

L'équipe éducative était là pour essayer de nous donner une éducation de jeux à la française, mais avec les viêts cela n'était pas possible. De ce fait on pouvait pratiquement faire ce que l'on voulait sans toutefois dépasser les bornes.

On jouait comme on voulait, on était livré à nous mêmes.

Pendant les semaines suivantes, nous voyons arrivés sur les lieux des hommes en blouse blanche, avec des tas d'appareils, des docteurs je crois pour étudier le comportement que nous avions, il semblait que l'on devenait des cobayes de laboratoires. Tout le monde y passait dans leurs mains, ils nous mesuraient le nez, l'écartement entre les deux yeux, les yeux, la tête, faisant des moules des mains et des pieds, c'était une étude anthropologique.

Ils nous refaisaient tous les vaccins, et prises de sang... sans oublier les urines. Contrôlaient aussi la vue, les articulations. Le corps y passait, il ne se passait pas un jour sans demander à revoir tel ou tel individu. Cela nous intriguait, mais ne savons pas ce qu'ils en feraient avec... on s'en foutait complètement.

Il paraît que grâce à ses recherches, ils déterminaient approximativement nos âges. Comme si cela changerait les choses...

La première année, il n'y avait pas d'école, si ce n'est que les cours du soir pour nous apprendre le français, il était rudimentaire, comme bonjour monsieur, bonjour madame, pipi, caca qui étaient déjà les premiers mots de notre vocabulaire, manger, aller jouer etc... avec les onomatopées successifs nous commençons à nous débrouiller de mieux en mieux, on finissait par faire des phrases.

Avec du français mélangé à des mots Vietnamiens, on appelait cela du tim thai bot. Le langage avec les éducateurs devenait possible, accompagnés parfois de gestes, fastidieux mais efficaces. Le français devenant prioritaire pour parrain et marraine ainsi que l'équipe des éducateurs... l'année prochaine peut-être, l'école.

Pour le moment nous nous noyons dans un cocon de bonheur, avec des jeux et bêtises de tout genre, sans soucis majeur, on ne pensait à rien d'autre. Une vie heureuse sans tracas... On ne pensait plus trop à nos mamans et la famille qui étaient restées en Indochine.

En hiver il y avait beaucoup de neige, nous étions contents, c'était la première fois que l'on construisait des bonhommes de neige. On fabriquait des luges avec des planches de vieux tonneaux, qu'on laissait glisser sur la pente au dessus du terrain de foot. Les joies devenaient fréquentes, nos pleurs s'éloignaient tout doucement... La vie reprenait le dessus.

L'hiver se passait calmement, avec des nuits d'angoisse, il y en a qui ne pouvait pas dormir, les souvenirs réapparaissaient durant la nuit. Un soir, marraine m'a vu dans le couloir, je ne parvenais pas à trouver le sommeil, m'a demandé où tu vas, comment t'appelles-tu, je lui répondis Boivin, au cabinet madame, je suis au n° 11è.

Les mois ont passé, la belle saison se pointait. Le soleil devenait de plus en plus chaud, et les jours rallongeaient.

La vie rythmée plutôt par les saisons, lesquelles rythmaient nos sorties et nos jeux. On n'avait aucune idée des dates, ni des mois qui s'écoulaient... hantise de Parrain et Marraine ainsi que les éducateurs, que va-t-il se passer.

Comment va-t-on occuper les enfants. ce qu'il faut être comme des gardiens derrière chaque enfant. crois que ils ont compris, nous laisser nous débrouiller seul entre nous, nous rappeler à l'ordre de temps en temps.

Suivant les saisons, on courait la campagne, on volait tout ce qui était comestible, les pommes, les raisins, les poires, les noix, les maïs, les volailles, les oeufs...

Dans les premiers temps, on détériorait pas mal de choses dans les champs, les clôtures, même les installations agricoles, sans compter les champs de maïs et de blé, on y jouait dedans, les paysans de la région n'en pouvaient plus, ils portaient leurs doléances à parrain et marraine.

ils étaient déconcertés. Parfois durant les saisons été et automne, ils ne portaient même plus les doléances, ils se faisaient eux-mêmes justice en essayant de nous cribler de gros sel... Dès lors nous redoublons de vigilance, à chaque nouvelle sortie. On ne se plaignait jamais, on se soignait, souvent tout seul sauf pour les cas les plus désespérés mais il n'y en avait pas souvent.

La Foefi en avait marre... Les éducateurs aussi, de ce fait on voyait arriver de nouvelles têtes ceux-là pensaient qu'ils auraient le dessus de nous par une sévérité accrue.

Ils s'y sont cassés les dents.

.../...

La première expédition faite par les plus grands au village était vraiment quelque chose d'extraordinaire, les habitants ouvraient leurs volets et voyaient des Chinois qu'ils disaient, ils ont des petits yeux, ils nous regardaient comme si nous étions des bêtes sauvages. Ils nous détaillaient. Une curiosité pour le village, de savoir qu'on osait y pénétrer.

Le village était le bout du monde... Ils arpentaient le bitume lentement, les uns derrière les autres en file indienne, parfois quand la route le permettait en groupe comme une meute. Les petits enfants du village en avaient peur lorsque ils étaient tout seul. Sinon pour les adultes, une curiosité... des sauvages qu'ils disaient, avec déjà, les histoires rapportées par les paysans du coin.

Il est vrai que la guerre d'Indochine était encore dans leur mémoire, nous sommes des sauvages, des gens à domestiquer.

Les plus grands nous narraient leur expédition..

Avec les mois suivants, les bagarres avec les enfants du village ne tardaient pas. Il se faisait de plus en plus souvent. Les parents venaient se plaindre à la source.

Il y eut l'interdiction d'aller au village seul, sauf si on était accompagné.

Il faut dire que les petits français venaient nous narguer en sautant sur les murets du château et nous insultaient la plupart du temps, ou bien balançaient des pierres par dessus le muret..

Teisserenc essayait de comprendre les choses et ne nous donnait pas toujours tort.

Nous étions à l'époque environ une centaine d'enfants.

La première école nous l'avons fréquenté durant 6 mois, il me semble qu'elle se trouvait dans le fond du village, il fallait y aller à pied, on faisait environ 1 à 2 km par jour ; près du presbytère. Il fallait monter un escalier en bois, la classe était rudimentaire avec un grand poêle au fuel dans le milieu de la salle de classe. Le maître essayait de calmer à chaque fois les bagarres entre les Eurasiens et les français. On apprenait pas grand chose, c'était plus tôt une entrée en matière.

Des fainéants, il y en avait beaucoup. On pensait tellement à jouer. Avant chaque fin de cours, ou bien encore à chaque entrée de classe, on se bastonnait. Cette école a été ensuite fermée me semble-t-il. Les nouvelles classes étaient ensuite installées dans les nouveaux locaux près du foyer en face du vieux château...me semble également qu'une classe pour les grands et certains moyens a été construite dans le fond du foyer, derrière le mur... au-dessus des grottes à champignons.

Le maître d'école en était M. Marchand, avec lui des coups de pied au cul et des coups de règle, il en pleuvait à tout va. Il n'y avait beaucoup de bagarres, si n'est quelquefois des querelles entre nous, la classe était uniquement des Eurasiens. Il fallait bien apprendre le français et bien travailler sinon il n'y n'avait pas de récréation. On commençait à percevoir les premiers résultats. Le français on le parlait de mieux en mieux, des progrès s'amorçaient. Le sourire apparaissait sur le visage de M. Teisserenc.

Les jours de repos étaient le jeudi, le samedi et le dimanche avec les grands on jouait à la guerre, des commandos se formaient d'une dizaine d'individus, on avait des fusils faits en bois, et les munitions, c'étaient des cailloux ; les lance-pierres faisaient leur apparition.

Les grands étaient des chefs, nous faisions mettre en rang, «une, deux, trois ; une deux trois...», nous marchions aux pas cadencés... Il fallait sauté du haut de l'allée des tilleuls, d'une hauteur de 3 à 4 mètres, ceux qui ne voulaient pas le faire, étaient mis hors jeu. Ils y en avaient qui étaient carrément poussés dans le vide, on se réceptionnait comme on pouvait sur un tas de feuilles mortes en contrebas.. Ensuite il fallait traverser la rivière en sautant dans le vide et attraper une corde installée en haut des branches de l'arbre de la berge, le

terrain de manoeuvre se faisait dans le parc. Puis après traverser sur un tronc d'arbre au milieu de la rivière les yeux bandés, lorsque l'on tombait dans l'eau, on remontait sur la berge en marchant, beaucoup ne savaient pas encore nager.

Les batailles entre les groupes d'armée, se faisaient avec les lance-pierres, il fallait souvent bien se cacher pour ne pas se prendre dans la figure. Sur le corps nous avions souvent des bleus causés par les projectiles.

Les chasses et les pêches étaient souvent nos occupations majeures... Les oiseaux et autres animaux rampants, on les tirait avec nos lance-pierres, la chasse aux poissons, se faisait avec les arcs et les flèches ajustées d'une pointe ou d'une lame de couteau cassé. Très souvent nous allions pêcher les écrevisses dans la rivière au fond du parc avec nos mains comme au Vietnam...

L'infirmerie était souvent débordée, mais c'étaient des accidents bénins. Très peu sont conduits à Tours, vers le CHU. Si ce n'est par des morsures de vipères qui vivaient à foison dans le parc.

Il était fréquent aussi que nous construisions des cabanes à 15 mètres au-dessus du sol dans les sapins, avec des planches et des clous de récupération, que l'on faisait monter à l'aide de cordes tressées avec des ficelles de chanvre ou de lin. Dans les cabanes, nous dégustions les fruits de nos rapines ainsi que du maïs venant des champs des cultivateurs.

Des moments heureux... ils y avaient eu des multitudes. Nous étions mieux lotis que les enfants de la DASS. Que l'on se disait.

Début 1956 - 1961

(Mon pré-adolescence à 9 ans)

Durant cette époque, il y eut des grands, qui ont permis une compréhension entre éducateur, le personnel, la direction, pionniers-interprètes des Eurasiens, ils étaient me semblait-il : Camille Davant, Diton, Divy, Lamard, Augustin et peut-être d'autres.

Il y eut ensuite un nouvel arrivage. De ce fait de nouvelles recrues en éducateurs, c'est ainsi que vinrent Marc Libert, ancien légionnaire, et qui connaissait déjà le tempérament des Eurasiens pour les avoir côtoyés au Vietnam ; M. Arnaut, M. Payer et Ong guêpe.

Le foyer en compte maintenant 170 enfants me semble-t-il !

De plus, durant l'année 1955, des bâtiments ont été construits en hâte sur les hauteurs du château, avec des aménagements en dortoir afin de séparer les groupes d'enfants par âge.

C'est à cette époque qu'existaient les marcassins, ceux âgés de 6 à 8 ans avec comme éducateurs M. Libert ; les cigalous, de 9 à 11 ans avec M. Arnaut. Ensuite venaient les grands jusqu'à 15 ans.

Les très très grands étaient déjà partis pour d'autres foyers mieux adaptés pour leur formation dans l'affrontement de la vie future dans la région parisienne je crois, ou encore du côté de Saumur, je n'ai que peu de souvenirs.

La deuxième période était plus structurée, mieux encadrée avec beaucoup plus de présence, d'apprentissage, moins d'insouciance, avec plus de responsabilité collective.

Les Marcassins avec M. Libert, les enfants si ma mémoire est bonne se composaient de : Jean-Pierre Bauchain, Deslile Georges, Bassac, Cherer, Despériers, Laurel, Fontaine, Robinan Jean, Benhamou, Coteau, Zoumanigui, et bien d'autres dont je n'ai plus de souvenir.

Les Cigalous avec M. Arnaut, les enfants étaient : Salvi, Labatut, Boidevain, Robin, Denais, Boudiguet, Bruno Berger, André-Pierre, Louis-Pierre, Nanda, Casay, André-Pierre, et d'autres, les noms m'échappent.

Les Marcassins avaient leur dortoir au-dessus de celui de Parrain et Marraine, et allaient à l'école du village, en rang deux par deux. Le déjeuner ainsi que le dîner se prenaient à la Fédé. Les devoirs, il me semble, étaient faits à l'école après les heures de cours.

Nous les Cigalous, avions nos classes dans le prolongement des dortoirs devant les bâtiments agricoles. Mlle Delaunay, devenue par la suite Mme Arnaut nous distillait les cours, les devoirs étaient également assurés par elle.

Les repas du midi et du soir étaient pris en communauté dans le grand réfectoire du château.

Au début nous mangions tous dans la même salle, ensuite il y eut deux salles, la petite salle, face au réfectoire devenait le refuge aux marcassins. Les Cigalous mangeaient avec les grands. Les éducateurs respectifs à chaque

groupe étaient conviés à la même table que les enfants. De ce fait la surveillance était simplifiée.

Parrain et Marraine prenaient leur repas dans leurs appartements.

Après les repas du matin, midi et soir ; les jeux et les bousculades reprenaient dans un brouhaha indescriptible. Mis à part que les Marcassins n'avaient pas le droit de nous fréquenter, de peur que ne déteignent avec nos mauvaises habitudes comme avoir des lance-pierres, dire des gros mots, etc... Ils avaient leur cour du haut. Les amusements étaient surveillés par Marc Libert, devenu par la suite Marc simplement.

Les Cigalous nous avions pratiquement également des interdictions, beaucoup moins surveillés. Avec les grands on s'amusaient beaucoup mieux et les bêtises nous ne les rations pas.

Dans tous les groupes, Parrain et Marraine, passaient pour nous souhaiter une bonne nuit et donnaient souvent des bisous. Les grands recevaient Bonne nuit les enfants, la lumière s'éteignait. les palabres et chuchotements s'élevaient dans le silence, qui finissaient par être réprimandés des éducateurs. Il faut dormir maintenant, vous avez une longue journée demain.

Au fil des mois le français devenait moins fastidieux, nous plaisait un peu plus chaque jour. Des progrès très significatifs apparaissaient, aux yeux de tous. On s'étonnait nous même que le français était facile à apprendre, mais le parler seulement, pour ce qui est de l'écriture avec la grammaticale et le vocabulaire, cela était une autre paire de manche.

Parrain et Marraine, on devinait dans leur regard, étaient heureux des progrès effectués par tous.

Les jeudis, les samedis après-midi et les dimanches, avec marc et Arnault, nous apprenions à faire du vélo, Marc est allé chercher et réparer avec la complicité de M. Gauguin dans divers coin du village, ainsi que M. Gau. C'était super.

C'est à cette époque que Jean-Pierre Bauchain a eu son appareil pour redresser les jambes, il les avait en cerceaux, et des difficultés apparentes à nous suivre.

C'est aussi l'année des oreillons, rubéoles, rougeoles, varicelles et autres maladies

infantiles. Une hécatombe dans les dortoirs. Sans compter non plus qu'à cette époque des opérations d'amygdales étaient légions... Nous avons droit de sucer des glaces , un régal. Malgré tout, on était cloîtré dans nos lits respectifs, et la cour nous manquait beaucoup.

Au mois d'octobre et lors des vacances scolaires de la Toussaint, nous allions en forêt pour chercher des champignons, Marc nous apprenait à les reconnaître. Les bolets, les pieds de moutons, les trompettes de la mort, les bolets à pied rouge, les ceps, les têtes de nègre, les girolles, les coulemelles, certains lactaires, ces derniers on s'en méfiait ; tous les autres que vous trouvez, vous les écrasez.

A Noël, les Américains basés à Chinon étaient venus nous chercher, pour aller faire un goûter à leur base. A cette époque nous pensions que c'était de la propagande. Comme nous écrivions à nos parents restés en Indochine, nous signalons que les ricains étaient des gens gentils. Ils nous offraient des tas de jouets et des chocolats, etc... Nous avions eu droit à notre premier Noël, des jouets tout neuf, des ours en peluche, des trains, des patins à roulettes, chacun prenait ce qui lui tombait sous la main, on pouvait choisir un jouet à la fois, c'était merveilleux.

Cela a duré environ deux années consécutives... ensuite plus rien. C'est pourquoi nous pensions et pensons encore que cela était de la propagande envers nos parents restés en Cochinchine.

Une anecdote terrible de cette époque, Marraine est tombée malade, les grands mettaient sa maladie sur notre dos, les cigalous. Il est vrai que Marraine donnait beaucoup aux enfants, donc pour nous punir, il fallait que l'on mette nos mains sur les troncs d'arbre avec les doigts écartés au maximum, et ils nous lançaient leur couteau autour de la main, comme pour conjurer le sort, afin que Marraine retrouve la santé, quelle superstition atroce à notre rencontre. Il y eut évidemment du sang, à l'infirmerie il nous posait des questions, mais nous ne disons rien, on se murait dans notre silence. Quelques jours plus tard, Marraine fut guérie par les médicaments, la sérénité revenait. Tout fut oublié.

En hiver, il y avait souvent de la neige, les bagarres aux boules de neige étaient fort nombreuses, les glissades et les luges se faisaient

dans la descente près de la grotte de la vierge. Les luges on en fabriquait souvent avec le bois de fûts. D'autres sur leur culotte, Mme Mollet nous engueulait évidemment, elle les raccommmodait pratiquement chaque jour.

En parlant de Mme Mollet, nos vêtements étaient simples, en période hivernale, tout le monde avait pratiquement une chemise écossaise en laine de différentes couleurs, un pull, un manteau identique pour tous, une culotte, des chaussettes sortaient souvent des brodequins avec des grands lacets que parfois nous marchions dessus...

A la belle saison, nous avons tous je crois, un tee-shirt généralement blanc, une chemise de n'importe quelle couleur, une culotte de couleur beige, une paire de tennis généralement de couleur bleue. Souvent nous étions en guenille, c'est-à-dire le torse nu avec des culottes trouées par les jeux que nous avions.

Il me semble que c'est à la même période que les échasses faisaient leur apparition et des concours y étaient organisés. On volait des balais au femme de ménage, pour les fabriquer. Marc et Arnault n'étaient pas du tout contents. De ce fait, ils nous ramenaient du bois pour les fabriquer avec nous. On ne vole pas, on demande qu'ils disaient.

A la fin de l'année scolaire, Parrain et Marraine nous remerciaient pour avoir tous bien travaillé à l'école et que les progrès que nous faisons leur donnaient un motif pour poursuivre l'oeuvre qu'il avait entreprise, celui de nous donner une éducation pour affronter la vie. ceux qui avaient encore du mal, il faudrait qu'ils persévèrent dans cette direction et qu'il n'y avait pas de raison de ne pas y arriver.

Il est vrai que l'on commençait à parler un peu plus en français et délaissait notre langue maternelle, heureusement que nous le parlions encore ; lorsque nous jouions ensemble, lors des balades et expéditions dans les alentours de la Fédé. français devenait de règle lorsque nous étions en présence des éducateurs et devant Parrain et Marraine. Ils en étaient fiers.

Lors des grandes vacances, durant le premier mois, nous courons partout au fond du parc, chasser les oiseaux, pêcher dans la rivière, on faisait même des radeaux pour aller sur la rivière, plus d'un faisait sécher leur vêtement au soleil. On était livré à nous même dans les jeux, il y avait pas beaucoup d'accident. On mettait des

pièges partout dans le parc, des pièges à trou, des collets, les plus terribles, les pièges à levier, celui-là pouvait décapiter une tête de lapin, cela dépendait du fil que l'on mettait, on attrapait aussi les serpents, les orvets, des bêtes du bon dieu qu'on disait, les vipères et les couleuvres, on les attrapait avec un bâton finissant par un «y», sinon avec un noeud coulant au bout du bâton. On attrapait des grillons pour faire des combats, nous faisions aussi des combats de coqs dans le fond du parc.

On pariait des billes ou des corvées à faire, nous n'avons pas d'argent, alors les trocs se faisaient par les corvées ou encore je te donne mon dessert, ma viande de midi ou du soir. Toutes sortes de trocs étaient bienvenues, l'échange de chemise déchirée, ou de tee-shirt, Marc et Arnault hurlaient la plupart du temps en les renvoyant à la lingerie pour avoir du propre.

Souvent le football était le roi des jeux, les parties interminables jusqu'au soir à la lumière des projecteurs. Le soir il n'y avait pas grand monde dans le fond du parc, la superstitions avec les fantômes reste encore ancré dans nos pensées. Il faut dire que nous avions environ 6 ans pour certains et 11 ans pour d'autres.

Sinon les jeux de billes, la marelle Vietnamiennne, les chiam se jouaient devant le château, également à la lumière des projecteurs.

Lors d'un jeu «zéro zit», j'ai perdu un oeil en voulant rattrapé le témoin. J'ai passé une journée à l'hôpital de Tours, pour recevoir les soins. Depuis cette date, je garde encore les séquelles de ce jeu... On en rigole, lorsque l'on en parle. Le mal est fait... l'atteinte le sera à vie. (évidemment quand je vois nos enfants, voulant jouer avec des bâtons, je leur en interdis, preuve de mon infortune infantile, je les en prégarde à l'avance).

Dans les chambres, il commençait aussi à avoir des cages en verre, on y mettait des serpents comme les couleuvres et les orvets, parfois dans certains on avait des loirs, on leur mettait des petites roues, parfois on les mélangeait avec des hamsters que l'on achetait en faisant des échanges avec les enfants du village, ou bien encore à l'école. Les éducateurs étaient réticents au début. Il y en eut tellement de morts précoces, que l'on finit par tous les rejeter dans la nature sauf les hamsters.

Dans le courant du mois d'août, il me semble que des cars sont venus nous chercher pour nous emmener à la mer... C'était à Bourgneuf en Bretagne. C'était merveilleux, tous les jours nous allions à la pêche aux anguilles avec nos lignes. Dans les canaux vaseux, nous essayions d'attraper les poissons et les crabes à la main..., on ressortait rempli de vase jusqu'aux cuisses, on se lavait à la mer... Il fallait aller très loin, la mer se retirait au moins à un kilomètre. Lorsqu'elle remontait, il fallait courir comme on pouvait, elle remontait très vite... comme on ne savait pas très bien nager, alors la trouille nous gagnait, on courait, on courait... Le soir nous étions très fatigués, tellement las que les yeux se fermaient souvent tout seul....

Marc et Arnault pouvaient respirer et se dire qu'est ce qu'ils sont adorables quand ils dorment... Les petits diables...

On faisait parfois des balades pour aller visiter le village, avec son marché le matin. Les gens de Bourgneuf, nous regardaient curieusement, il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup d'étranger chez eux, encore moins des Chinois comme ils disent...

On nous donnerait le bon Dieu sans confession, eh bien Marc et Arnault, le savaient déjà. Il est vrai que souvent, ils nous laissaient se livrer à nous mêmes, il n'y avait pas beaucoup d'accident. Nous étions tous très débrouillards. Comme Marc disait, avec les petits français ils auraient eu beaucoup plus d'accident et nous devrions en plus être toujours derrière leur cul.

Tandis que là avec les Eurasiens tout se fait naturellement sauf que l'on savait se discipliner quand on voulait. Il faut savoir simplement les prendre en les guidant tout doucement.

Le mois se passe sans un accroc, mis à part que les plus grands, se faisaient rappeler à l'ordre parce qu'ils volaient et détérioraient les choses qui ne les appartenaient pas et cela n'était pas bien aux yeux de Parrain et Marraine ainsi que de leurs éducateurs.

La cuisine et la vaisselle le matin, le midi et le soir, c'était chacun notre tour, un jour les marçassins, un autre jour les cigalous, et souvent les grands se tapaient le reste parce qu'ils n'avaient pas à faire de conneries. Les tâches sont exécutées journalièrement sans que l'on dise, chacun savait ce qu'il avait à faire, et quand il faut le faire... évidemment il y avait

quelques fainéants, vite rappelés à l'ordre par nous-mêmes.

Surtout comme dit Marc et Arnault, ainsi que les autres éducateurs, nous avons tout ce que nous voulons, on nous les donnait, parfois pas assez, comme les cannes à pêche, alors on en fabriquait avec les bambous qui poussaient à foison dans la propriété de Bourgneuf.. Un grand chalet en bois avec un étage pour les grands, le rez-de-chaussée pour les petits avec des lits superposés à tous les étages... Les tables à manger étaient dehors sous les bâches militaires... que l'on relevait quand il faisait du soleil.

Vraiment nous avons eu des vacances de rêves... jouer, pêcher, dormir... la sieste était souvent de rigueur. Jusqu'à 15 h, tout le monde dormait, le réveil se faisait avec les gamelles que les éducateurs tapaient dessus avec des cars (des gobelets en aluminium).

Le soir il y avait la veillée autour d'un feu de camp. Marc nous racontait des histoires de sa guerre et les épopées qu'il avait eu au Vietnam. Arnault, il n'en avait pas beaucoup d'histoire, lui c'était un citoyen venu de Tours. Nous étions de ce fait plus souvent avec Marc qu'avec Arnault. Nous rigolions mieux avec Marc, il était dur et tendre. Et nous comprenait souvent, il faut dire qu'il avait fait la campagne d'Indochine. C'était un baroudeur au coeur tendre. On en parle encore dans nos chaumières, c'est pas peu pour dire!...

Ong Guep, celui-là, un cul-cul, un bricoleur de première, pas méchant pour deux sous, il ne pouvait jamais avoir la loi avec les grands.

Quant à Monsieur Payer, il me semble que c'était un jeune séminariste, pas pour dire, les sermons il nous en faisait mais ne servaient strictement à rien. Il essayait souvent d'être diplomate sans plus.

M. Arnault, lui plutôt photographe, les souvenirs il les mettait en boîte, je crois qu'à la fin de la Fédé, il en a fait son métier. Au côté de sa femme Jacqueline. Il habite encore à Semblençay, lorsque j'y suis allé avec Monique et Valérie en 1991.

Après ces vacances merveilleuses et inoubliables, nous y avons encore eu droit l'année suivante. Ensuite la propriété de Bourgneuf a été vendue. Nous n'y sommes plus

retournés... C'était dommage, car on rigolait bien et la vie était formidable.

Septembre arrivait, on sentait la reprise des classes. Octobre-novembre lors des congés, nous allions aux champignons et aux châtaignes ainsi que les dimanches.

Les cours reprennent avec ses turpitudes, des bagarres avec les petits français, des bagarres entre nous pour des futilités sans conséquence. Des heures de colle il y en avait très souvent, les cours du soir pour ceux qui avaient beaucoup de mal à apprendre le français. Des coups de pied au cul, des coups de règle, des genoux à terre ou sur les règles avec les mains sur la tête. Privé de dessert, ou encore au cachot pendant deux ou trois heures, à la fin le cachot était à bannir du vocabulaire.

Des brimades on en avait très souvent, nous n'étions pas mort pour cela. Quand je pense à l'éducation d'aujourd'hui, une gageure. Les époques passent, et ne se ressemblent pas.

Les cours du soir était très fréquent, pour ceux qui avait du mal à comprendre, souvent on pleurait... mais notre savoir devait être à ce prix... L'accouchement ne se fait pas sans douleur, alors le savoir également... On finit par comprendre, bien plus tard !

Les périodes scolaires se passant toujours de la même façon, avec souvent des bagarres avec les petits français ainsi que des heurts entre Eurasiens. Nos études devenaient plus assidues, nous montions de classes en classes, de toute façon nous ne pouvons pas redoubler, puisque certains avaient l'âge trop avancé. Du CE1, CE2, puis CP1 et CP2, ensuite du CM1 au CM2, pour aborder l'année suivant mon certificat d'études. Je crois que je devais sauter une classe, au vu de mon âge.

1959-1962

(j'aurai 15 ans en septembre 1962)

L'année scolaire de 1959 - 1960, j'étais en CM1. Effort il fallait que je fasse, maintenant je manie plutôt bien le français, évidemment, des lacunes existaient encore. Mais le plus gros était fait.

Vers le mois de mai-juin, les préparatifs pour la communion solennelle, une vraie tradition pour Parrain et Marraine. Nous allons à la messe durant toute l'année afin de parfaire notre religion, être enfant de chœur du village

devenait un privilège que beaucoup de petits français nous enviaient, le curé avait jeté son dévolu sur les Eurasiens, comme pour dire aux villageois, le seigneur rassemble ses brebis égarés, c'est ce qui est écrit dans l'évangile. Alors cela faisait un énorme plaisir à Parrain et Marraine.

Nous nous appliquons à ne pas rater la messe chaque dimanche, durant toute cette année-là. La Communion solennelle, un moment fort pour nous tous, on essayait les habits, des aubes blancs avec des cordons au bout duquel, une croix en bois. Un chapelet, un missel. Nous étions beaux dans nos habits et très fiers de les arborer devant les camarades. Heureusement qu'il ne faisait pas froid, parce que en dessous des aubes, nous avons rien du tout, une chemise blanche et un short beige. Pour la circonstance, nous avons eu droit à des socquettes blanches et des chaussures basses noires. Nous avons eu chacun un cadeau, pour les uns c'était une montre, pour d'autres des cuillers en argent ou des gobelets. Quel chemin parcouru, sauvage depuis, maintenant apprivoisé, nous l'étions un peu je crois. Nous avons été pris en photo à la grotte de la Sainte Vierge dans le contrebas, près du terrain de football. Nous avons été très applaudis.

Durant le repas, au dessert un grand gâteau avec sur le haut de la pièce montée, un communiant en aube, le tout en plastique. On tirait au sort pour savoir celui qui allait le garder en souvenir.

L'après-midi, il y eut les vêpres, une heure comme c'était long. Maintenant que l'on a eu les cadeaux, il faut que cela aille vite. Les hypocrites que nous sommes, enfin le plaisir de Parrain et Marraine, ainsi que les éducateurs. Cela faisait chaud au cœur de les voir heureux.

Cette année là, il me semble que les vacances étaient la piscine de Saint-paterne, de grandes tentes Marabout étaient plantées dans la plaine près de la piscine. Les tentes étaient prêtées par l'armée. Des lits de camp étaient les uns près des autres. La restauration se faisait sur des blots prêtés par la commune. Le ravitaillement c'était M. Gauguin qui nous l'apportait tous les jours.

La forêt était à côté, les balades à pied étaient fréquentes. Les jeux d'eau n'étaient pas de reste. Parfois nous faisons une quinzaine à vingtaine de kilomètres à pied pour explorer les

campagnes environnantes et faire la reconnaissance de tous les lieux.

Pratiquement tous les jours nous faisions quelque vingtaine de kilomètres à pied, la camionnette de M. Gauguin venait nous ravitailler le midi. Les casse-croûtes étaient bienvenus, on en profitait pour remplir nos gourdes en aluminium en rajoutant de l'antésite, un produit de couleur marron, avec un goût bizarre, mais on aimait bien.

Les poches faites avec les chemises que l'on attachait dans le dos, nous permettaient de faire comme les kangourous, nous mettions le surplus du déjeuner, pour la route du retour, quoique vers 15 heures, Marc nous distribuait le pain avec du chocolat noir dans le sac à dos de service que lui même portait.

Souvent après la balade, nous allions pêcher les vairons dans la rivière, pour faire une friture dans les poêles souvent remplies de terre, cela ne fait rien, un coup d'eau et c'est propre de toute façon avec le feu, tout se trouve nettoyé. Nous les mangions avec beaucoup de sel et arrosé de nuoc mam et du piment en tube. Un régal qui en salive plus d'un.

Un jour Marc nous présente un schéma de jeu de piste, heureusement que nous avions reconnu les lieux avant. Le jeu de piste consiste à nous larguer dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres et de revenir au camp, à l'aide d'une carte Michelin dont les photocopies avaient soigneusement été préparées de longs jours avant. Ceci pour tester notre sens d'orientation, et notre débrouillardise. Ce qui n'était pas prévu, c'est que le largage des enfants se situait plus loin qu'il avait prévu. Enfin qu'à cela ne tienne, les Eurasiens ne sont pas bêtes, ils vont y arrivés. Parrain et Marraine étaient au courant de cette expérience. Bien leur en prit, très peu se sont perdus dans la campagne, prenant une direction plus longue que prévue mais ayant retrouvé le camp au grand soulagement de toute l'équipe, tous les enfants sont de retour, pour les derniers ils sont revenus vers 4 heures du matin. Quel écart par rapport aux heures de largage qui était au environ de 23 heures, la veille. Enfin la nuit fut courte pour certains. Les jeux d'eaux reprenaient au grand joie de tous.

Quelques jours plus tard M. Gauguin venait nous rendre visite avec une dizaine de vélos, nous étions heureux, on va pouvoir faire des promenades, chacun notre tour les jours

suivants devenait propriétaire d'une journée, ils n'étaient pas neufs, mais on s'en fichait, pourvu qu'ils roulent, ceux qui n'avaient pas de vélos, mettaient leurs patins et se faisait tirer par les autres, les promenades duraient des après-midis entières. Les patineurs devaient aller se faire soigner, les genoux ensanglantés, personne ne pleurait, nous étions contents. Le soir on racontait les uns les autres, ce que l'on avait fait dans la journée, les bonnes et les mauvaises surprises.

Les vacances à Saint-Paterne étaient aussi merveilleuses que celles que l'on a passé à Bourgneuf l'année avant.

Lors d'un retour de piscine de Saint-Paterne, nous avons la désagréable surprise de constater qu'il y avait deux cars de gardes mobiles, ils avaient les mitraillettes à leur bras, les interrogations sur nos visages, les regards se croisaient nous avions deviné, les grands on fait un casse à Tours, les gardes mobiles couraient dans le fond du parc à la recherche de quelques uns qui ont réussi à s'éclipser. Dans le courant de la soirée, ils étaient tous repris. Parrain et Marraine outraient de voir une opération militaire dans le foyer. Evidemment les grands ont fait une énorme bévue, enfin la manière musclée avec les armes à feu, avait de quoi engendrer l'émeute des Eurasiens. On les traitait en viêt. Il y avait tout de même une façon de pratiquer, surtout que les Placid et compagnie n'avaient pas d'arme si ce n'est que des lances-pierres et couteaux à leur ceinturon. Il y aurait pu y avoir des morts par balles, les gardes mobiles étaient tellement nerveux, sursautaient au moindre gestes et hurlements de notre part.

Nous avons su par la suite, qu'ils ont été incarcérés dans les maisons de correction du côté de Paris. Nous n'avons plus entendu parler de la bande à Placid au foyer de Semblençay. Oui je me souviens un jour que j'étais à Paris avec Jean-Pierre Bauchain et Michel Bassac, nous l'avons rencontré à la sortie d'une boîte de nuit, Placid avait à son bras trois filles, lorsqu'il m'a vu, il m'a dit comment «a va Boidevain, qui ne s'en rappelle pas de Boidevain, un copain ça ne s'oublie pas.

Nous avons été prendre un coup pour notre retrouvaille, il voulait nous faire profiter de l'occasion gracieusement une heure avec l'une de ses filles. Remerciement chaleureux de notre part, il nous rétorque avec son sourire qui

laissait entrevoir la blancheur éclatante de ses dents, il faut dire le bronzage ne l'a pas quitté. Nous sommes crevés, merci de ta gentillesse ce sera pour une autre fois. Tu restes toujours dans le quartier, à cette époque, c'était le quartier Saint-Germain. Depuis cette date je ne l'ai jamais revu, bien plus tard, j'ai appris qu'il était décédé à la suite d'une maladie vénérienne.

La sérénité au foyer reprenait ses droits après cet événement... dramatique.

En parlant d'événements dramatique, il y eurent seulement deux à mes souvenirs celui lors du jeu avec des lance-pierres, un des garçons n'ayant jamais prétendu rendre les armes a préféré sauter à travers une verrière, une chute près de quatre mètres, mal réceptionné dans les marches de la buanderie qui se trouvait au-dessous, transporté à l'hôpital de Tours très gravement mutilé. Durant près de trois mois nous n'avons plus joué à ce jeu, en mémoire de la triste aventure.

La deuxième plus dramatique un eurasien est décédé dans la nuit étant pris d'un mal de tête épouvantable, il hurlait si fort que tout le château en résonnait encore dans nos mémoires, Parrain fit intervenir les premiers Samu de l'époque, venant de Tours, transporté à l'hôpital, il décéda au petit matin, l'après-midi son frère venait d'arriver en France pour le rejoindre au foyer de Semblençay, apprit la triste nouvelle, nous étions tous bouleversés. Nous avions su plus tard que le décès était dû à une embolie cérébrale. Mac Méo nous a quitté.

Ces enterrements furent d'une intense émotion, tout le monde pleurait, je crois bien que c'est les rares fois que l'église de Semblençay était comble, les habitants du village s'étaient joints à notre douleur.

Quant à son frère il fut dirigé vers un autre foyer dans les jours qui suivèrent le drame afin de ne pas avoir à se souvenir.

Le mois suivant, une autre équipe, nous relayait. Nous autres retournons au foyer pour continuer à nous occuper le mois d'août. Le mois d'août au foyer c'était souvent long, il n'y avait pas grand monde, les quelques éducateurs présents profitaient d'ailleurs pour se prélasser sur l'herbe du terrain de football. calme était apparent au foyer. Les rares enfants qui s'amusaient dans le parc, ne se sont pas intégrés dans un groupe.

Nous attrapions des grillons pour faire des combats. Il fallait être Vietnamien pour parfaire à ce genre de jeu qui semble lamentable pour les français et cruel évidemment, il fallait sacrifier quelques têtes de grillons pour faire un beau combat. Nous les conservions dans des boîtes d'allumettes ou de conserves, la nuit les grillons chantaient dans la chambre, nous étions obligés alors de les mettre sur les rebords de fenêtre.

Il nous arrivaient aussi de faire sauter les boîtes de conserves très haut parfois plus haut que les sapins du parc. Nous nous servions de carbures maraudés dans les champignonnières des cultivateurs, faire une saignée d'environ 20 cm de diamètre mettre la vase récupérée de la rivière au centre, poser le carbure, un gros bloc dans le milieu avec un peu d'eau, poser la boîte de conserve soigneusement trouée avec la pointe d'un clou, ensuite recouvrir le pourtour de la boîte une bonne couche de vase pour pas que l'air ne s'échappe, puis approcher une flamme à hauteur du trou, enfin entendre le cri de tous les enfants que nous sommes et admirer la montée de la bombe au dessus des cimes des arbres.

Quel bonheur lorsque l'on a réussi une telle prouesse, le plus vaillant avait le droit d'aller se laver, avec la pression en montée, il recevait toute la vase dans la figure, généralement un peu moins lorsqu'il se servait d'une canne à pêche enflammée par une mèche à l'extrémité.

Le vieux château était un lieu de chasse aux pigeons, il est vrai que les pigeons des fermiers venaient souvent planer dans les ruines. La végétation était abondante, des caches nous dévoilaient parfois une grotte, nous y faisons cuire les poulets volés au fermier. Le jeu consiste aussi à se nourrir, on mangeait tout le maïs que l'on grillait sur le feu.

*ceux qui désirent avoir le texte au complet
peuvent s'adresser à l'auteur :*

*Henri Boidevain : 34 clos Dubost 76630
Envermeu tel : 02-35-04-28-40*

Association foefi

Invitation

A l'assemblée générale ordinaire

Le samedi 17 janvier 2004

A 18 h 30

Au restaurant LE-LAI 24 rue du Javelot 75013 Paris

tel : 01-45-83-83-33

Ordre du jour

- bilan des activités 2003
- bilan financier 2003
- vote de la cotisation 2005
- questions diverses

à 20 h : dîner sur place et soirée jusqu'à 1h du matin

Bulletin d'inscription

Pour le repas et la soirée du samedi 17 janvier 2004 au restaurant Le-Lai

Nom :

Adresse et tel ;

Adultes.....x25 €=.....

Enfants 5-12 ans.....x.....10 €=.....

Total.....

Non adhérents ; 5 € en sus.....x...30 €=.....

.....x...15 €=.....

Total.....

Chèque à l'ordre de « association foefi » à retourner au siège social
13 allée J.P. de Montmartel 91860 Epinay Sous Sénart

Liste des cotisants 2003

Andres Jeannot	Fairn	Morlan Daniel
Antoine Léon	Farnot	Neveu
Balard	Fragola	Nguyen Cung Trong
Balaki	François J.	Nicoli
Barieux	Garnier	Nicolai Roger
Barillot	Geran	Pelletier
Baur Pierre	Gireau	Philippe Andre
Julien P.	Gorget Michel	Pindere jean
Bauchain	Grall Leonie	Prim Maurice
Beryl	Hanot Olga	Raymond Roger
Bongnon	Hervier	Remond
Boue	Jeannette	Riquier Simon
Boulanin	Julien Pierre	Roman
Bouscar	Laigle M.Dom.	Rosenthal théa
Capitaine	Legendre	Sweckert Robert
Charles Cath.	Lepage	Sudre Andre
Cesario	Lestruhaut	Sutter Andre
Commere Maggy	Le Van Hao	Taichu Felix
Couty Maddy	Libert marc	Tasso Louis
Coulet J.Paul	Lison	Ubach
Dao Jeanne	Loaigue	Vidon Gabriel
David Raymond	Lorrain	Voisin Antoine
Delorme Yves	Marcel J.C	Voisin Mélanie
Desgeorges	Maurice J.	Weber Jean
Dinan	Maurin	
Dommerly Vital	Medrano Julien	
Dupuy Juliette	Medrano René	
Dyreit	Moller	



13, Allée J.P. Montmartel - 91860 EPINAY S/S SÉNART
Tél. 69.39.56.10